

1

Un dernier coup de théière dans sa gueule de vieux. Pour la route. Le bruit des verres à thé sur le plateau argenté. Le sang qui coule vers la capuche de sa djellaba. Du rouge sur du marron. L'odeur de menthe. Chaouen, Maroc. C'est là que tout a foiré. Que tout s'est mis à dérailler.

* * *

J'ai dit au docteur que ce n'était pas de notre faute, que des choses se passent malgré soi. Je veux seulement mourir en paix, l'existence n'étant qu'une longue préparation à cela, une initiation.

Il m'a répondu que *ça* ne servait à rien de mourir. Il a insisté sur le *ça*. Il faut que je raconte, que *ça parle*.

— Ce serait aisé pour vous puisque vous avez la prose facile.

Dixit.

Alors, même s'il m'est inévitable de prendre des chemins déjà parcourus, je commence ce dernier voyage en écriture, *ces méandres*, ai-je écrit, autrefois. Comme quelqu'un rédigerait son testament et le relierait pour mettre les choses en ordre, une bonne fois pour toutes.

Bien sûr, ce n'est pas facile. Une poussière de douleurs a recouvert mes jours. Une fine mais tenace pellicule.

LA PETITE CHOSE DES JOURS

C'est vrai, je pourrais parler longuement de ma vie mais, dès que l'envie vient, les mots ne sortent plus. Dérisoires, légers, les souvenirs se tirent comme les hirondelles aux premiers jours de l'automne. J'ai beau froter, gratter, je reste là, sous les fils électriques. Les lignes. Un imbécile.

Mais parfois, je ne sais par quelle brumeuse alchimie, peut-être à cause du vent qui soulève tout et de la mer qu'on entend, je me souviens.

* * *

Je reste assis.

Ces rêves, ces rives, ces vapeurs d'il y a si longtemps.

Les choses viennent dans ma tête comme à leur habitude, avec cette lenteur accordée aux mouvements du soir, ressac de cris champêtres, lointains, laissant là, au bord, l'écume pourpre d'un soleil inondé.

J'aime ces images, torturer les mots, me les répéter, pour les suspendre à la réalité, la vraie, celle du vide incommensurable. Surtout ne rien forcer, juste se laisser aller, comme les feuilles, celles qui font toujours le même bruit quand je les remue sous mes pieds.

Je reste longtemps sans rien dire dans les premiers silences de la nuit quand il commence à faire un peu froid.

Il me semble n'avoir été qu'une feuille virevoltante, que la vie est toujours en automne, avant l'hiver, début novembre. J'aurais surtout voulu, du moins je tâche de m'en persuader, ne plus rester dans la vieille *Peugeot*, à guigner le soleil, dans ces petits matins à attendre le matin, où c'est toujours un peu magique les choses, où c'est plein d'histoires qui passent, qui traversent, roman feuilleté, comme les gâteaux, comme une nouvelle journée. Ailleurs.

LA PETITE CHOSE DES JOURS

* * *

J'avais écrit :

Repartir. Parce que ça merde toujours. Avec cette herbe qui racle le fond de la gorge. Avec le soleil qui s'en fout de nos corps ensommeillés. Avec ces yeux qui te fixent, qui te refilent la came, les grosses capotes gorgées d'huile, la montagne rose, la tête farcie façon cul de dinde.

Refaire la route. Le cœur qui ne rit plus. Parce que tout se tire en douce. Parce qu'on laisse sa peau comme les serpents et sa queue comme les lézards. Les rochers nous écorchent et tracent de grandes fissures dans nos regards.

La nuit qui revient. Avec ce corps allongé à côté, ce sexe. Ces histoires de gens qui se croisent dans l'escalier d'un hôtel. Tout ce qu'on peut écrire, tout ce qui fuit.

Voilà. Lever la tête après avoir mis les bagages à l'arrière de la Peugeot. Démarrer. Rouler doucement. Parce que, mine de rien, ça virage sec. Putain de Maroc. La poussière déjà. La chaleur. L'huile sucrée sur la lame d'un couteau, en conduisant, en accélérant dans les lignes presque droites, en gueulant.

Cette envie de manger qui reprend. Les rochers. Ce mal souterrain. Tous ces jours devant à laisser faire, ce qu'il reste à vivre, cette peur de tout rater et que ce soit pour rien ces virages...

* * *

Points de suspension.

Voilà.

Elles finissent toujours ainsi mes petites escapades. Je le sais. Tous ces virages, tous ces jours devant, fouillant dans les

gravats imaginaires que laisse le matin, comme autrefois.

On dit « comme autrefois ». Parce qu'un jour il ne reste plus que cela. Comme autrefois. Quand c'était bien les choses. Quand Chlo me tirait par la manche.

J'en oublie les feuilles et mon envie de tout raconter. Du début jusqu'à la fin. Une longue histoire.

Je marche. Les bruits qui se suivent vers la nuit sont des fils qui se tendent, tissent tout, en dedans où « ça parle », tandis que je marche, à refaire cent fois les mêmes chemins, à me perdre, avec le cœur qui se tait en fin de compte à l'endroit précis où le murmure des flots nocturnes se joue. Très loin.

En fait, c'est une affaire de cœur. La vie passe toujours par là. Je voudrais seulement rajouter qu'il s'est arrêté de battre une première fois, en bordure de mer, sur le sable et une seconde fois, le long d'une route où s'alignaient des arbres, des gros, des solides. C'est là, la nuit, je me réveille, je m'y trouve. Toujours au même endroit. Il y a de l'herbe et des gens. C'est tout. Je suis debout et je regarde. Je ne connais personne.

* * *

Le soleil a coulé définitivement. Les cris de quelques corbeaux lacèrent les dernières moires du crépuscule. Des insectes tardifs se cognent au lampadaire de la porte d'entrée. Vol nocturne, léger coup de vent et reviennent en moi ces morceaux, semblables à la vitre qui se brise, avec les reflets en plus. Rien d'autre. Je me retrouve en arrière avec l'automne sur fond de bruits marins auxquels je ne crois pas, avec des gens qui me parlent, avec le fracas des coléoptères, là où tout s'éteint. Avec Chlo qui danse, qui déconne, qui rit,

LA PETITE CHOSE DES JOURS

qui hurle qu'elle m'aime. Chlo. Grande, forte, ses cheveux blonds jamais coiffés. Chlo. Je sais que je marche encore avec elle, avec les autres, que je la regarde, qu'elle est toujours là. Je dis « toujours », juste pour me rattraper.

Et puis la nuit. Le cœur de la nuit. Coupure du jour comme il y a des coupures de courant, des coupures de bonheur.

* * *

Je m'appelle Phil.

Phil. Comme ceux qui se tendent au-dessus de ma vie, de laine et d'acier, proches et lointains, les fils électriques que quittent les hirondelles. Notes envolées au-dessus du parc.

Il y avait aussi Andréa. Elle vit en Norvège et m'écrit parfois.

Maman a téléphoné pour la supplier de venir me voir.

Je me souviens du sexe vif d'Andréa.

* * *

Un autre jour s'est levé. La gueule dans une compresse humide. On n'aperçoit guère les sommets des chênes tant les volutes blanchâtres et perlées de la brume sont soudées les unes aux autres. Cela donne au « promenoir », comme ils le nomment, un aspect à la fois terrifiant et protecteur.

J'avance et m'applique à écraser ces salopes de feuilles. J'ai à nouveau le sentiment qu'elles cachent quelque chose, d'être venu ici pour savoir. Pareil à l'enfant qui n'a pas eu ce qu'il veut, je lance au ras du sol de grands coups de pied qui me fatiguent et ne donnent aux feuilles que l'occasion de se poser un peu plus loin, moqueuses et trempées.